

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Le nouveau roman de la tradition**  
*L'Emmitouflé* de Louis Caron

André Vanasse

Number 10, April 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40278ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vanasse, A. (1978). Le nouveau roman de la tradition : *L'Emmitouflé* de Louis Caron. *Lettres québécoises*, (10), 9–11.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

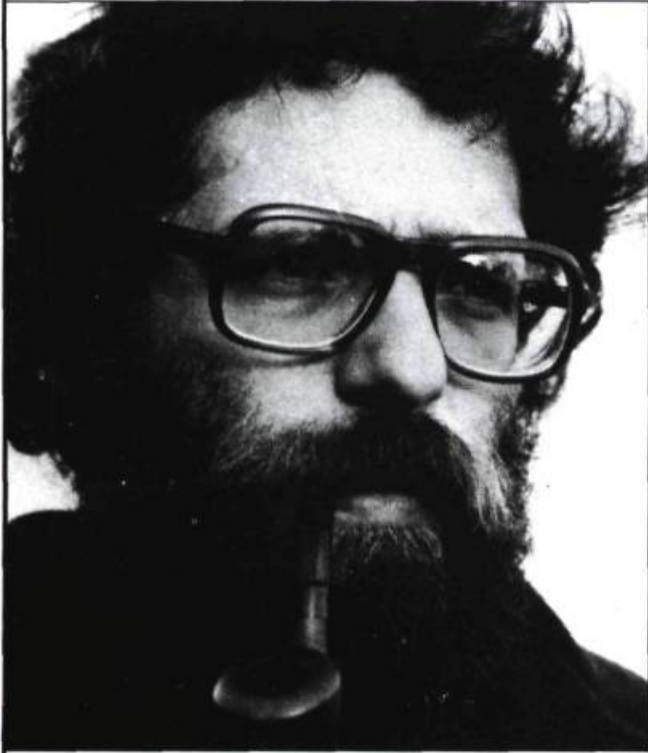
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# LE NOUVEAU ROMAN DE LA TRADITION

## *L'Emmitouflé* de Louis Caron:



Il a 35 ans. Illustre inconnu du domaine des lettres québécoises, il vient tout juste de décrocher le prix France-Canada pour son premier roman intitulé *L'Emmitouflé*. La critique a dit de lui tout le bien qu'on pouvait en dire. On a vanté la sûreté de son écriture. On a comparé sa technique à celle de Steinbeck. On a affirmé qu'il donnait un élan nouveau à notre roman. Pour peu on l'aurait comparé à Réjean Ducharme lorsque ce dernier, en 1966, créait un incroyable remous en publiant *L'Avalée des avalés*.

D'ailleurs pour polir son côté mythique, la notice placée sur le rabat de la page couverture précise bien que Louis Caron « a fait plusieurs

séjours en France, le dernier dans les Cévennes, chez Jean-Pierre Chabrol ». On ne précise pas que c'est dans ce décor français qu'il a mis la dernière main à son roman et que, grâce à Chabrol, il a pu être publié en France. On ne manque pas par contre de signaler « qu'en 1975, à trente-trois ans, il quitte son dernier emploi pour se consacrer entièrement à la littérature ». Cela est admirable et je ne peux m'empêcher de souhaiter que Louis Caron vende au moins cent mille exemplaires de son *Emmitouflé* sans quoi il risque de devoir travailler très bientôt comme le font tous les romanciers québécois.

Tout ceci pour dire que je crois de

plus en plus que le talent, pour être reconnu, se doit (hélas ?) d'être soumis aux lois du marketing. À ce titre on peut penser que le coup de génie de Ducharme a été autant celui d'avoir préservé farouchement son intimité en refusant systématiquement de se faire connaître que celui d'avoir publié *L'Avalée des avalés*. Il est évident que l'énigme Ducharme (qui est-il ? est-ce un pseudonyme ? est-ce un canular ? etc.) a plus fait connaître le romancier que toutes les interviews qu'il aurait pu accorder à la presse écrite ou à celle de l'électronique.

Louis Caron n'a pas procédé à la façon de Ducharme mais il répète l'exploit réalisé non seulement par Ducharme mais aussi par Godbout : celui de faire publier son premier roman en France. Encore une fois les Québécois ont été pris au dépourvu se demandant comment il se faisait qu'« ils » connaissaient un des nôtres que nous ne connaissions pas !

Fait tout à fait amusant de noter, les trois romans auxquels je fais allusion (*L'Aquarium* de Godbout, *L'Avalée des avalés* de Ducharme et *L'Emmitouflé* de Caron) présentent ceci de particulier que les actions qu'ils décrivent débordent les frontières du Québec : une colonie africaine pour *L'Aquarium*, New-York et Israël pour *L'Avalée* et les États-Unis pour *L'Emmitouflé*.

Cette remarque vise à confirmer que les Québécois sont de grands

voyageurs. Du moins les romanciers le croient-ils puisqu'ils décrivent les errances de leurs personnages.

À ce titre *L'Emmitouflé* de Louis Caron présente un intérêt certain. Ce roman renoue, à l'insu peut-être des intentions de l'auteur, avec la longue tradition du roman du terroir. De la vient peut-être la fascination que ce roman a exercée sur bon nombre de critiques littéraires : ils ont retrouvé, présentée sous une forme nouvelle, la problématique la plus constante du roman québécois, celle qui oppose « ennui de rester » à « plaisir de fuir » et que j'avais présentée, il y a quelques années déjà, à partir du couple antithétique nomade/sédentaire ou encore coureur des bois/cultivateur.

De prime abord *L'Emmitouflé* semble tout à fait étranger à ce schéma. Récit dans un récit, le roman relate l'histoire d'un déserteur franco-américain de la guerre du Viet-Nam qui lui-même raconte l'histoire de son oncle Nazaire, originaire de Nicolet, déserteur, lui, de la guerre 14-18. Il n'est guère question dans ce roman de la terre sinon pour dire que celle du Vermont à l'instar de celle du Québec « souffre d'une maladie: la roche (p. 31) ».

Pourtant *L'Emmitouflé* est en quelque sorte la suite de *Trente Arpents*. On y voit ce qu'est devenue la colonie française de Lowell (qui pourrait être celle de White Falls ou de tout autre ville manufacturière du Vermont ou du Massachusetts) depuis deux ou trois générations:

*Aujourd'hui il y a presque autant de Canadiens que de vrais Américains par ici.*

*Mais il n'y a pas de différence. Nous sommes comme tout le monde. Nous parlons américain à l'école et dans les magasins. Américain partout. Seulement le soir quelquefois à la maison nos parents nous parlent un peu français. Pour nous empêcher d'oublier. Oublier quoi? (pp. 32-33)*

Cette courte citation est exemplaire. Elle indique bien ce que sont devenus les cent mille francophones qui ont envahi les « États » au début du XXe siècle : de bons Américains moyens dont les enfants ne veulent rien savoir de ce français écorché que parlent leurs parents.

On pourrait donc croire que la boucle est bouclée et que le processus d'assimilation a magnifiquement accompli son oeuvre si Jean-François, le Franco-américain « draft dodger » comme on le désigne dans son pays, ne découvrirait pas par-delà la langue française perdue, par-delà une religion considérablement affaiblie, un atavisme qui le différencie de tous les autres Américains et qui lui fait tout à coup redécouvrir sa racine québécoise : il refuse comme son père, comme son oncle Eugène, comme son oncle Nazaire de faire la guerre. En réalité Jean-François s'y oppose à la façon de Nazaire c'est-à-dire pour des raisons secrètes et indicibles:

*Puis c'était devenu une affaire entre Nazaire et moi. Je sais bien que c'est difficile à expliquer mais, à cet âge-là, j'avais déjà appris qu'il y a deux sortes de vérités: celle du dehors et celle du dedans. C'est pour ça qu'on ne comprend pas toujours pourquoi les gens agissent de telle ou telle façon. Parce qu'on ne connaît la vérité que du dehors. (p. 220)*

Les raisons qui motivent Nazaire de même que celles qui régissent le comportement de Jean-François relèvent donc de ce « dedans » que nul ne peut connaître. Il y a là une sorte de postulat qui soutient tout le roman et qui bizarrement lui donne tout son intérêt. On ne saura jamais pourquoi exactement Nazaire a toujours eu horreur (au sens le plus concret du terme) de la guerre. Nazaire est un être mystérieux. Voilà pourquoi le père s'évertue à prouver qu'il n'est ni un lâche ni un peureux : n'a-t-il pas, au risque de sa vie, pénétré dans un couvent en flammes pour sauver l'aumônier ? « En même temps plus peureux et plus courageux que les autres. (p. 94) » dira son frère.

D'ailleurs tout au long du récit on ne cesse de répéter « que Nazaire n'était pas un enfant comme les autres (p. 41) ». « Sa mélancolie a lui, dira le narrateur, devait lui venir de sa naissance, comme une faiblesse ou une maladie (p. 42) ».

Inutile de préciser que lorsque le père parle de dévoiler le secret de Nazaire, nos oreilles se font toutes réceptives. Or ce secret dévoilé est pour le moins étonnant :

— *Parce qu'il y a un secret dans la vie de Nazaire. Un secret que je connais et qu'il n'a jamais raconté à personne.*

— *On peut en parler maintenant.*

— *Peut-être. On peut peut-être en parler puisqu'il est parti.*

*Mon père hésite. Il se passe la main dans ses cheveux gris. Il frappe de son poing dans sa main.*

— *Goddman, dit-il, c'est bien simple, on n'avait tout simplement pas envie d'aller à la guerre. Nazaire, Eugène et puis moi ! On n'avait pas envie, c'est clair. (p. 95)*

De toute évidence la réponse est simple et claire. On se demande pourquoi alors avoir fait de Nazaire un cas si particulier par rapport à Eugène ou au père de Jean-François. Nazaire n'a rien de spécial sinon d'être l'expression exacerbée des deux autres. Plus sensible, plus solitaire, plus étrange, il panique plus vite. Quant au reste, il leur est semblable. Le fameux dedans auquel il a été fait allusion n'appartient pas plus à Nazaire qu'à Eugène ou qu'aux milliers de déserteurs des deux guerres mondiales. La fameuse vérité du dedans c'est sûrement celle que le père de Jean-François répète à quelques reprises au cours du récit et qui est aussi celle du dehors : « Nous autres les Canadiens français, on n'avait rien à voir là-dedans. Ni avec les Anglais, ni avec les Français. Après ce qu'ils nous avaient fait ! (p. 63) ». Affirmation qui sera redite quelques pages plus loin sans oublier cette fois-là, la défaite des plaines d'Abraham, la trahison des Français de France et la domination humiliante des Anglais. La vérité du dedans est là toute nue : le Canadien français est un peuple apatride ; pourquoi défendrait-il la terre des autres quand la sienne ne lui appartient même pas ? « Un Canadien errant, banni de ses foyers... » tel est le thème sous-jacent du roman. Jean-François, ce Franco-américain, comprend intuitivement son atavisme. Il fait partie de cette race sans terre à laquelle appartient son père et ses ancêtres. Il est en tout cas symptomatique de constater que c'est précisément après ce rappel historique

des plaines d'Abraham que Jean-François se dit à lui-même : « Encore aujourd'hui, à vingt-cinq ans, je me demande si ce que je sais de l'histoire de Nazaire ne m'est pas apparu plus clairement cette nuit-là à quatorze ans, qu'après toutes les conversations que j'ai entendues par la suite et les explications qu'on m'a données (p. 98) ».

En somme il n'y a pas « un secret » qui expliquerait le comportement de Nazaire. La vérité est simple mais ne peut s'énoncer sans porter atteinte à celui qui le dit : un peuple sans patrie ne peut défendre un sol qui ne lui appartient pas. Cela est vrai pour Nazaire, Eugène et les autres de leur époque. Cela est vrai aussi pour Jean-François qui appartient bien malgré lui à la race des apatrides.

À partir de ce constat, on peut aller plus loin et se poser la question suivante : celui qui est sans terre est-il sans père ? La réponse de *L'Emmitouflé* est tout à fait négative : le père de Jean-François est omniprésent dans le roman. Pourtant la technique du récit dans *L'Emmitouflé* est quelque peu suspecte à ce sujet. Ne voit-on pas un narrateur (Jean-François) céder la parole à un autre narrateur (son père) pour qu'il raconte l'histoire d'un déserteur qui ne nous fera jamais connaître son point de vue. La vérité glisse de l'un à l'autre pour nous échapper à la fin. Toute la responsabilité incombe à un absent qui de toute façon n'aurait rien à dire !

D'autre part on peut noter que, dans une perspective psychanalytique, le processus d'identification ou, pour employer un jargon plus sophistiqué, l'introjection de la figure paternelle se déplace du père à l'oncle. Le narrateur s'efforce de devenir « un autre Nazaire (p. 98) ». D'ailleurs à la fin du texte les deux se confondent presque : Jean-François comprend si bien son oncle qu'il imagine les propos que Nazaire lui tiendrait et cela devient « une histoire si vivante que c'était comme si Nazaire lu-même me l'avait contée (p. 221) » avec le résultat que le Nazaire de Jean-François prend tout à coup la parole « Dans ce temps-là, j'avais mes culottes d'étoffe, de

# Louis Caron

## L'emmitouflé

Roman

ROBERT LAFFONT

belles bretelles marquées  
POLICE... (p. 221). »

En clair le modèle de Jean-François n'est pas son père, faux déserteur et faux Américain, mais Nazaire le mélancolique, le dépossédé, l'apatride et surtout le fuyard. Car la caractéristique première de ce dernier est celle d'être constamment en fuite. Nazaire, plus que tous ses frères renouvelle inconsciemment le contrat avec son ancêtre le coureur des bois. À 70 ans ne s'enfuit-il dans les montagnes du Vermont ? N'est-il pas celui qui a dit non au système, non à son père, non à la manufacture, non à la guerre ? Jean-François, sans savoir exactement pourquoi il le faisait, a lui aussi dit non. Un non viscéral, un non spontané et violent, un non qui lui a coûté cher en souffrances et en sueurs. L'un et l'autre ont refusé un ordre de valeurs imposé par l'autorité en place.

À ce titre ils ont renouvelé la tradition avec les premiers blancs venus en Amérique, ceux qui ont connu les Amérindiens, ont vécu avec eux et ont décidé d'adopter leurs coutumes. Pour eux la terre d'Amérique est une terre de liberté, une terre de « voyages ». Quant aux paysans ils ont été créés par nécessité. Jean-Talon, on s'en souvient, a tout fait pour créer cette classe paysanne. Il voulait faire de l'Amérique une bonne terre française. Il a presque réussi : beaucoup se sont installés le long du fleuve et ont cultivé la terre pour en

faire un pays civilisé. Il n'a pu empêcher pourtant qu'apparaissent ça et là les déserteurs, ces pères qui, écoeurés de gratter un sol rebelle se levaient tôt le matin, enfilaient leur veste de peau et quittaient, un fusil à l'épaule, la maison familiale pour aller retrouver leurs frères les Indiens stationnés plus au nord. Ceux-là ont donné naissance à François Paradis, Tom Beaulieu, Cardinal, le Survenant... Nazaire et Jean-François.

Encore faut-il admettre que le grand malheur de Nazaire (tout comme celui de Jean-François) réside dans le fait que les successeurs de Jean Talon (qu'ils soient Anglais ou Français importe peu puisqu'ils sont Européens) ont indéniablement atteint leur objectif et fait de cette terre d'Amérique une caricature des vieux pays d'Europe. Fuir pour Nazaire devient dès lors le plus risible des actes puisqu'il lui faut se terrer pendant des mois précisément là où l'on est en train d'accomplir des « travaux de défrichement (p. 127) ». S'emmitoufler dans un abri fait de terre glaise et de souches, fuir en restant toujours sur place, n'est-ce pas là l'ultime contradiction du nomade ?

André Vanasse

### LE GRAND PRIX LITTÉRAIRE DE LA VILLE DE MONTRÉAL 1977

a été décerné le 13 avril dans le cadre de la Foire Internationale du Livre de Montréal à un politologue qui enseigne à l'Université d'Ottawa pour un livre intitulé *Le Développement des Idéologies au Québec*. Le livre a été publié par les éditions Québec-Amérique dont le directeur est Jacques Fortin.

C'est le maire Jean Drapeau qui a lui-même remis le chèque de \$3000.00 à M. Monière qui a tenu à rendre hommage aux pionniers des sciences sociales au Québec, à ceux qui, avant lui, avaient défriché le terrain.

Le jury était composé de Mmes Alice Parizeau, Gareau Desbois, Annette Lasalle-Leduc et de MM. Gatien Lapointe, André Renaud, Donald Sutherland et Jean Paré.